

Chapitre 10

Identités Cultures Religions

Un défi majeur à la mondialisation en cours

La fin de l'Histoire

Le choc des civilisations

La réaffirmation du fait religieux

L'Europe déstabilisée

Les Etats Unis puissance religieuse

La confrontation quotidienne des identités

La percée de l'Islam politique

La menace de l'Islamisme radical

La nécessité d'une parole européenne

Le refus d'une tétanisation malsaine

Les identités non religieuses

L'apport des civilisations

Favoriser l'expression des diversités

Des valeurs universelles

Les valeurs préalables à la diplomatie

Les chapitres précédents ont montré les caractéristiques intrinsèques de la mondialisation en cours dans ses dimensions les plus essentielles et les plus concrètes, physiques, quantifiables. Nous en avons cerné les contradictions, les limites et les potentialités. Nous avons appréhendé les obstacles qu'il lui faudra surmonter. Nous en avons vu les fragilités. L'ensemble de ces données mobilisent l'essentiel de l'activité des autorités nationales et internationales.

Pourtant l'écueil principal qui menace la mondialisation en cours est peut être d'un autre ordre, plus impalpable, immatériel. Il tient au psychisme des peuples et des individus. A ce qu'ils portent dans leur mémoire et à la manière dont ils se projettent dans l'avenir, le leur et au-delà celui de leurs enfants. A leur vision du monde. A leur rapport au cosmos et aux dieux. Tout cela qui n'est pas quantifiable, qui ne peut pas faire l'objet de négociations internationales, et qui pourtant va déterminer en grande partie le cadre, le caractère et le contenu des rapports humains, au niveau local bien sur, mais désormais largement aussi au niveau international.

Il est intéressant de noter à cet égard que dès le début de la mondialisation en cours, c'est-à-dire juste après la disparition du Mur de Berlin, nous avons assisté à une sorte de déni de cette dimension, si difficile à appréhender surtout pour les esprits européens héritiers de la Renaissance et des Lumières, et qui sont les seuls sur Terre à être en grande partie sortis (peut être provisoirement) des phénomènes massifs et collectifs d'adhésion et de pratique religieuse.

Ce fut d'abord le fameux débat sur « la fin de l'histoire », comme si on souhaitait en rester là et que surtout plus rien ne change. Puis vint le débat sur « le choc des civilisations », débat qu'il fallait bien sur refuser, qu'il fallait dénoncer violemment, comme si on avait très peur de ce qui pourrait en sortir. Or la diabolisation de ce thème ne serait-elle pas en elle-même révélatrice d'une profonde angoisse identitaire ?

Il nous faut donc y revenir pour commencer ce chapitre, ne serait-ce que pour clarifier des analyses et des concepts bien souvent repris sans avoir été lus et encore moins compris.

Le thème de **la fin de l'histoire** développé par l'universitaire américain Francis Fukuyama était déjà porteur de grande confusion. En fait Fukuyama pensait que la disparition de l'Union Soviétique signait la fin de la grande confrontation idéologique qui avait marquée le XXe siècle. La démocratie et l'économie de marché paraissaient désormais sans rivales, horizon sans alternatif, cadre obligé des relations humaines, nationales et internationales. L'idée n'était pas fausse en ce sens que la bataille idéologique avait de fait pris fin. Aucune puissance ne prétend plus désormais incarner un autre mode de pensée. Aucun pays ne prétend plus vouloir renverser l'ordre économique et social existant. La Chine elle-même, on l'a vu à diverses reprises dans les chapitres précédents, s'ingénie à mobiliser ses énergies non pas au profit du communisme dont elle ne garde plus que le système policier interne, mais au profit de sa puissance au sein d'un monde dont elle ne cherche plus à renverser les bases. En ce sens on peut parler de fin de l'histoire, car depuis l'aube de la première révolution industrielle, depuis le début du 19^{ème} siècle, le débat idéologique avait été dominant. Mais bien évidemment il faut aussitôt relativiser ce concept et ne pas s'abriter derrière lui, comme si on craignait ce qui pouvait advenir après cette grande confrontation. Tout d'abord la flamme d'une rupture alternative est toujours là que l'extrême gauche incarne avec plus ou moins de bonheur électoral mais souvent avec talent et conviction. Les formes de la mondialisation en cours apportent de nombreux arguments à ses démonstrations mais celles-ci se heurtent en même temps au fait central qu'est l'internationalisation généralisée des phénomènes économiques et sociaux. Toute rupture sérieuse avec la mondialisation impliquerait donc nécessairement un repli nationaliste, qui fait encore plus peur que ce contre quoi celui-ci veut lutter. Par ailleurs cette fin de l'histoire signe bien la fin du conflit idéologique majeur qui a façonné le monde politique du 20^{ème} siècle. Et il semble en effet que cette dispute soit tranchée, au moins pour longtemps. Mais peut-on dire que cela soit définitif ? Surement pas. Et surtout peut-on affirmer que cette dispute là ne soit pas remplacée, à échéance plus ou moins brève, par d'autres formes de conflit ? Certainement pas, et Fukuyama ne s'y est pas aventuré. C'est là que prend tout son intérêt l'importance qui a été donnée à sa pensée dont certains voudraient faire une théorie, celle de la fin de l'histoire, compris alors comme une incantation toute idéologique de la victoire du capitalisme et des Etats Unis d'Amérique. On comprend que les

conservateurs américains s'y soient employés, rejoints par leurs alliés de par le monde. Mais il ne devrait pas être utile de s'y attarder, sauf justement pour y analyser une première réaction de la peur du vide qu'a suscité la fin de guerre froide et plus encore l'angoisse qu'à ce combat idéologique classique et finalement simple ne se substitue une lutte d'une autre nature, à la fois inconnue et très ancienne, celle des identités, des cultures ou des religions.

C'est cette dimension qui explique l'émoi suscité ensuite par le livre de Samuel Huntington relatif au **choc des civilisations**. L'idée en soi ne devrait pourtant pas surprendre, justement de la part de chercheurs s'intéressant aux suites de la disparition des conflits idéologiques ayant marqués le temps présent. L'idée de classifier l'humanité en grandes zones civilisationnelles, qui peut paraître soit banale soit aléatoire, n'est ni nouvelle ni inaudible. L'idée que ces zones puissent devenir la nouvelle matrice des conflits post idéologiques ne devrait pas être négligée. C'est une hypothèse comme une autre, qui tente de réfléchir à ce qui pourrait remplir le vide. Elle s'appuie sur l'histoire des humains qui n'avaient pas attendu la querelle entre le capitalisme et le communisme pour s'entretuer. Et bien sur la logique de cette pensée amène à mettre en avant le clivage religieux. Jusque-là rien que de banal. Sauf que c'est à ce même moment que la seule alternative à l'hyper-puissance des Etats Unis d'Amérique a semblé désormais s'exprimer au travers d'un discours non plus politique mais religieux, celui de l'Islam radical, issu du monde arabo-musulman. Le livre de S.Huntington pouvait dans ces conditions apparaître comme annonçant l'émergence d'une nouvelle querelle majeure au moment même où l'on pensait pouvoir se reposer de la précédente et « toucher les dividendes de la paix ». C'est pourquoi il fut sentencieusement mis au pilori et décrédibilisé, attitude qui à la fois donnait à cette thèse un crédit inutile et montrait surtout un refus de voir les réalités en face. Le coup de tonnerre du 11 septembre 2001 n'arriva pourtant pas dans un ciel bleu. Il suffisait d'écouter et d'entendre les bruits qui montaient de par le monde.

Oui, la question des religions se reposait en ce début de nouveau siècle, et au travers d'elle celles des cultures et finalement celle des identités collectives et individuelles. Le nier n'a servi qu'à nourrir les incompréhensions et à aggraver les sources de conflit.

Or cette peur de la confrontation n'est que la conséquence de la **réaffirmation du fait religieux que l'effondrement du mythe communiste a libéré**. Cela ne devrait pas conduire à le nier. Bien au contraire. Il est temps de se réapproprier cette dimension essentielle des

humains, de la comprendre, voire de l'appivoiser, ne serait-ce justement que pour en éviter les éventuelles conséquences conflictuelles. Car pour une grande partie de l'humanité la religion est un élément d'identification personnelle et collective majeur. C'est une dimension essentielle du mode de vie quotidien et de la structuration psychique. Cela fait partie intégrante d'un héritage inviolable qui doit être transmis en l'état. Enfin, et même si cela est difficile à entendre pour les non-croyants, la croyance religieuse est souvent sincère, profonde. Dans l'Europe assoupie c'est là un discours ringard, qui renvoie à de vieilles lunes. C'est pourquoi cette réaffirmation du fait religieux y a été à ce point déstabilisante que nombreux ont préféré la nier ou la caricaturer. Ma conviction est au contraire que c'est justement la négation du fait religieux qui favorise le conflit religieux. Car c'est la peur de l'autre qui est dangereuse. Et en effet la religion est un élément d'identification qui peut très facilement séparer de l'autre. Reconnaître le fait religieux, ce n'est donc pas pour le rejeter ni pour s'y soumettre, mais c'est essayer de le maîtriser. D'en comprendre les ressorts et les limites, d'en saisir la trace dans l'histoire et la géographie. Apprécier le legs qui lui revient dans les diverses cultures et civilisations qui colorent le monde et différencient l'humanité. Cet exercice n'est complexe que pour ceux qui justement ont une identité faible ou évanescence. Car l'intérêt pour l'autre qui parle selon une logique qui n'est pas la sienne ne signifie aucunement adopter les valeurs de cet autre. Bien au contraire.

Mais l'Europe a d'autant plus peur de cette nouvelle confrontation au fait religieux qu'elle pensait en avoir fini avec celui-ci en son sein, mais aussi parce qu'elle a du mal à affirmer tranquillement ce qu'elle est, au-delà d'être d'une zone commerciale, ce qui bien sur ne définit jamais pleinement un individu ou un peuple. Cette difficulté est apparue clairement lors du débat relatif au soi disant préambule de la bien mal nommée « constitution européenne ». Faire référence aux racines chrétiennes de l'Europe a en effet suffi à rallumer le souvenir des tensions religieuses qui ont ensanglanté l'Europe pendant des siècles et qui ne se sont conclues qu'il y a peu de temps. On comprend la peur légitime de rouvrir ces plaies. Mais nier l'héritage chrétien pour finalement n'en revendiquer aucun, c'est non seulement prendre le risque de la négation de soi mais aussi celui de l'autisme. Car c'est se priver d'un élément identitaire essentiel au moment même où il va falloir justement se confronter à la revendication identitaire d'autrui et dont il serait bien puéril d'attendre qu'il y renonce.

Les Etats Unis d'Amérique qui sont eux profondément religieux dans leur expression publique ont été de ce point de vue moins déstabilisés. C'est ainsi que Barak Obama prononça un discours au Caire destiné au monde musulman. Déjà en soi c'est là un concept qu'un européen a du mal à accepter, car c'est pour lui réduire des peuples entiers à leur religion. C'est vrai que c'est un amalgame dangereux, inquiétant, et sans doute régressif. Mais c'est ainsi. Et Obama, pour témoigner de sa bonne foi, est allé dans ce discours jusqu'à dire que la liberté religieuse, qui doit être protégée partout, va l'amener dans son pays à ordonner que le parquet fédéral poursuive les autorités qui interdiraient le port du voile islamique dans les enceintes publiques, scolaires mais pas seulement. Pour les européens, que cette déclaration a pris à contrepieds de leurs traditions et de leur histoire, cela est inconcevable. C'est même l'inverse qui paraît légitime. Car le pacte civique en Europe est partout fondé sur l'exclusion de la religion du champ politique et social. C'est notre histoire. Elle n'est ni meilleure ni pire qu'une autre. Mais c'est la notre qu'il nous appartient d'assumer avant d'être bousculés par d'autres revendications identitaires, héritières d'autres histoires, porteuses d'autres civilisations et d'autres cultures.

Tant que le monde fonctionnait de manière fractionnée et qu'un conflit idéologique majeur imposait le silence dans les rangs de chaque camp, ces débats ont été occultés. Ils étaient là pourtant, bien présents. Mais ils ne dominaient pas la scène internationale. La mondialisation en cours suite à la disparition de l'Urss, dernier grand empire multiculturel, a au contraire permis une **confrontation générale et quotidienne**. Chacun, là où il est, est informé en direct de ce qui se passe ailleurs. Les chaînes de télévision en continu CNN et Al Jeezira sont regardées dans le monde entier et créent une sorte de dialogue international constant entre les peuples et les cultures, sans le filtre traditionnel des gouvernements et des institutions. Dans le même temps, cette mondialisation a permis **la reprise des phénomènes migratoires** que le verrouillage des Etats communistes avait entravés. Enfin le caractère artificiel de nombreuses frontières a fait resurgir l'importance des **minorités**, bien souvent identifiées par leur religion. C'est ainsi que le mot de **diasporas**, qui avait quasiment disparu du vocabulaire politique est revenu au premier rang des discours. Chacun étant à la fois d'ici et d'ailleurs, porteur de solidarités émietées, multiples et transfrontalières. C'est ainsi que **la confrontation des identités est devenue un enjeu majeur de la mondialisation en cours**. Les religions étant un des constituants des identités, leur dimension internationale en a naturellement fait le vecteur

des nouvelles confrontations, pacifiques ou guerrières. Mais elles ne sont pas seules en cause. Des logiques de réseaux tendent à se superposer aux logiques territoriales traditionnelles au détriment de la pérennité du modèle étatique. La personnalisation des technologies de la communication et de l'information apporte en outre des capacités nouvelles de mobilisation. Ces réseaux permettent aux identités religieuses de se renforcer et d'agir. Ils favorisent l'existence de diasporas de plus en plus nombreuses et influentes. Face à ces phénomènes nouveaux, les régulations étatiques deviennent de plus en plus individualisées et intégrées à la sphère marchande, ce qui les rend plus limitées, voire parfois inopérantes. Or cette évolution est un défi à la cohésion sociale et remet en cause l'avenir des modèles d'intégration en Europe.

C'est dans ces conditions historiques bien particulières que **l'Islam politique s'est engouffré dans la brèche que lui offraient les temps présents**. Il renouait avec une tradition éparse mais ancienne, fructifiait sur la confusion voire l'ignorance des bases mêmes du message du prophète, mais s'affirmait comme le seul espace de contestation de régimes discrédités, dont le bilan économique et social était désastreux, et que la fin de la guerre froide avait déstabilisé, comme abandonnés par leurs anciens commanditaires, occidentaux ou communistes. Le masque tombé, n'y restait que la dictature népotique. Les slogans idéologiques ayant été jetés avec l'eau du bain communiste, restait le marqueur identitaire religieux pour contester l'ordre établi. Ordre interne bien sur et prioritairement, mais aussi ordre international dans la mesure où les Etats Unis devenus unique hyper puissance, non seulement restaient les fermes soutiens des gouvernements israéliens qui ne respectent aucune résolution de l'Onu, mais étaient partout les alliés de ces mêmes régimes discrédités. Et cela d'autant plus que là où les Etats Unis n'avaient pas historiquement de liens privilégiés avec le régime en place, il a suffi à celui-ci de susciter des mouvements islamiques pour se transformer en ami des américains. L'Algérie et la Lybie ont à cet égard excellé dans l'art du retournement stratégique. Tout changer pour que rien ne change. La population libyenne, peu nombreuse, a assisté à cette volte face de manière assez passive, sauf à renouer avec les clans historiques. En Algérie, cela a débouché sur une guerre civile épouvantable.

Cela ne signifie pas que l'Islam radical ne pose pas de problèmes. Bien au contraire. Mais le combattre implique d'en comprendre l'origine,

les causes, les raisons. Islamisation, fondamentalisme, confusion entre le politique et le religieux, montée de l'Islam politique et du prosélytisme musulman, imposition de la charia discriminatoire et contraire aux droits humains, tel est le contexte dans lequel évolue l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient mais aussi certaines grandes nations d'Asie non arabes. Les courants extrémistes sont une menace pour tous, chrétiens et musulmans devront les affronter ensemble. Mais l'affaire est complexe car la liberté religieuse et surtout la liberté de conscience sont étrangères à la mentalité musulmane, ce qui explique la montée des incidents un peu partout. Tant que ces questions étaient limitées au cadre intérieur des divers Etats concernés, on pouvait se contenter de les observer, de les analyser, sans que cela ne concerne la communauté internationale. Mais avec la mondialisation en cours, il en va tout autrement, le problème de chacun devenant souvent celui de l'autre, le voisin ou celui qui est très loin mais que les télévisions satellitaires rendent si proche. A tout moment un flot d'images peut enflammer des foules relayées au loin par des minorités ou des diasporas. C'est dire si le dialogue est important, non pas pour créer je ne sais quel syncrétisme multiculturel lénifiant, mais pour savoir de quoi on parle : ce qui est important pour l'autre, mais aussi ce qui est important pour soi et que l'autre doit entendre sans complexe. Paradoxalement c'est l'Europe, dès lors qu'elle affirme ses propres valeurs, qui se retrouve alors mieux placée que les Etats Unis dont le message empreint de religiosité est inadéquat dès lors qu'il va justement s'agir d'affirmer le refus d'utiliser la Bible à des fins politiques et la politique à des fins théologiques.

C'est pourquoi **il est important que l'Europe sorte de sa torpeur et de sa timidité et affirme sereinement ses propres valeurs issues de son héritage**. Bien sur en premier lieu **l'héritage grec et romain**, et bien sur ensuite l'héritage chrétien. Un christianisme européen original qui a d'abord été façonné par la pensée gréco-romaine, qui s'est moulé dans celle-ci dans un débat pluriséculaire entre les philosophes antiques et les convertis à la nouvelle religion. Un christianisme qui ailleurs se serait appuyé sur d'autres bases aurait produit d'autres fruits, aurait développé d'autres formes de pensée et d'agir. Puis un christianisme marqué par les différences civilisationnelles essentielles qui se sont développées entre les héritiers de l'empire romain d'Occident et ceux de l'empire romain d'Orient. Car au-delà de l'exégèse religieuse, la fracture est en effet profonde entre le christianisme d'une zone submergée par les barbares qui y ont détruit l'Etat et l'ordre établi et un autre espace également chrétien où l'Etat impérial, qui fusionne le pouvoir politique et le pouvoir religieux, va durer dix siècles de plus. Enfin la fracture est

profonde entre un christianisme confronté à la Réforme et un autre où la tradition s'impose sans contestation. C'est donc d'un **christianisme tout à fait singulier que l'Europe de l'Ouest est porteuse** : séparation de l'église et de l'Etat et contestation interne de l'église. Ceci est propre à cette zone géographique, à cette partie de l'Europe. La Réforme y a secoué les esprits. Elle a récusé l'ordre et la pensée les plus établis. Elle a mis la critique au premier rang des droits et des devoirs individuels. La papauté, qui exerçait depuis l'effondrement de l'empire romain d'occident et pendant la lente reconstruction féodale, une influence dominante sur les Etats de l'Europe occidentale émergents difficilement du chaos, cette papauté a été contrainte à la Contre Réforme, qui de Noto (à la pointe sud extrême de la Sicile africaine) jusqu'à Cracovie (aux marches de l'empire russe resté lui fidèle à la religion orthodoxe et ainsi héritier de Constantinople, où perdure la fusion-confusion de l'Eglise et de l'Etat)) a semé l'architecture baroque qui a tant marqué les esprits du temps. Ce sont ces bouleversements, qui sont autant de remise en cause de l'ordre séculaire, qui ont conduit à la recherche du nouveau, à la révolution des sciences, à la découverte de l'Amérique et à la Renaissance. C'est celle-ci qui a révolutionné la perception de l'être humain représenté dans sa nudité magistrale et fondatrice. **Ce sont de ces chocs que sont venues les Lumières, la première révolution industrielle, puis l'affirmation des droits humains et finalement la modernité démocratique, politique et sociale.**

La différence entre l'Europe occidentale et les autres parties du monde, fussent-elles européennes, est en ce sens radicale. C'est cette radicalité qu'il faut assumer aujourd'hui et singulièrement devant la réaffirmation du fait religieux. Car ces bouleversements internes à l'Europe ont été violents et la lutte contre la force religieuse dominante, l'église catholique, y a été longue, féroce et implacable. Si cet héritage tout à fait singulier n'est pas tranquillement assumé alors des revendications nouvelles, issues de cultures différentes, qui ignorent cette histoire et ses conséquences sur le psychisme des européens de l'ouest, ces revendications nouvelles ne manqueront pas de susciter des craintes et des inquiétudes porteuses de crispations et de violence. Contrairement à l'idée largement répandue, **c'est l'effacement des valeurs qui est source de conflits.** Et c'est la réaffirmation consciente de celles-ci y compris dans leur évidence qui est un apport positif dans un monde en plein bouleversement et qui a de ce fait un grand besoin de repères. Partout ailleurs qu'en Europe, les valeurs de chaque civilisation, de chaque culture, sont parfaitement identifiées, assumées et de ce fait respectées. Il est donc normal qu'il en soit de même en Europe. **A**

condition bien sur que l'Europe sache qu'elles sont ses valeurs, ce qui semble lui poser problème. *Caractère sacré de la personne humaine, Droits de l'Homme, totale liberté religieuse, ce qui signifie aussi liberté de ne pas avoir de religion ou d'en changer, droits de l'individu et jamais du groupe, égalité absolue entre hommes et femmes, respect constant de l'intégrité de la personne humaine, démocratie, supériorité de la loi commune sur les croyances particulières fussent-elles religieuses, totale liberté de conscience et d'expression, caractère privée de la sphère religieuse, liberté de la presse, liberté de la création et de la recherche, droit imprescriptible à la critique et à la caricature, etc.* Mais l'Europe porte aussi la mémoire cruelle des guerres innombrables, religieuses ou nationalistes, nées en son sein et qui ont dégénéré en conflits mondiaux. Elle porte la mémoire des totalitarismes modernes de toutes sortes puisqu'elle a été au XXe siècle la matrice des totalitarismes d'extrême droite et d'extrême gauche qui l'ont amené à l'abîme. Elle porte enfin douloureusement la mémoire abominable de la destruction entre autres des indiens d'Amérique, de la traite négrière et de l'antisémitisme que la Shoah a porté à son paroxysme. Cette terrible mémoire fait partie de l'héritage européen, qui bien évidemment ne s'y résume pas. J'en oublie sans doute tant cet héritage est imposant et riche, fait d'ombres et de lumières indissociablement mêlées. **Reconnaitre et assumer les ombres ne doit pas conduire au silence mais doit servir à donner du sens à un ensemble qui compte dans l'histoire des humains et qui a toujours quelque chose à dire, justement parce que cet héritage est exceptionnel.** On a d'ailleurs tendance à en oublier les composantes tant il est inséré dans notre quotidien, dans notre manière de vivre et d'être, dans l'air que nous respirons. **La confrontation à autrui auquel nous contraint la mondialisation en cours nous impose de nous rafraîchir les idées et la mémoire.** Exercice difficile selon le philosophe JF Mattei qui dans « le regard aveugle », nous dit que **cette conscience assumée de l'identité européenne est en péril** : d'une part, elle est victime de « *l'effacement du lointain au profit, non pas du proche, mais du passager* », d'autre part, elle est prise au piège de la « *perversion du mouvement* ». « *Obnubilée par l'organisation rationnelle et le développement économique, incapable d'assumer ses racines grecque et chrétienne, poussée vers une mondialisation qui ne fait plus de notre planète un monde, mais un astre errant, l'Europe moderne a perdu le goût du dépassement vers un autre que soi.* » **C'est bien une singularité de l'Europe contemporaine que cette frilosité à dire ses valeurs et à les faire respecter chez elle.** Or cet héritage, loin d'être réservé à ceux qui étaient là « avant », est offert à

quiconque veut le partager. Disons les choses plus directement : **cet héritage est offert à quiconque venant vivre en Europe doit le partager.** Car le pacte civique ne peut s'y accommoder de la reconnaissance de communautés appelées à simplement cohabiter entre elles. Ceci, qui est existentiel en Amérique du Nord (USA et Canada), est totalement étranger aux valeurs européennes.

On le voit avec l'exemple européen **un héritage identitaire, culturel et civilisationnel n'est pas exclusivement religieux.** Les religions ne sont pas les seuls vecteurs identitaires. **Certes dans l'urgence c'est la réponse à l'Islam radical qui a été prioritaire, avec la dimension inévitablement religieuse d'une réaction largement improvisée. Il nous appartient pourtant de ne pas nous y laisser enfermer. Ni d'être paralysés par une sorte de fascination malsaine devant l'Islam radical et ses échos déformés en Europe.**

D'abord parce que contrairement aux apparences **l'Islam est essentiellement un problème pour les musulmans.** Le monde islamique est aujourd'hui en pleine crise interne de civilisation. Nous n'avons pas à regarder cela d'un air condescendant puisque l'Europe vient elle-même de traverser un siècle tragique, où elle a dû extirper de son sein les cancers totalitaristes divers, fascisme, nazisme et communisme. Le terrorisme islamique, qui obsède tant l'Occident depuis le 11 septembre 2001, est avant tout une entreprise tournée contre l'Islam lui-même. Ce que recherchent Ben Laden et ses séides, ce n'est pas de vaincre et de conquérir l'Amérique et l'Occident. Ils savent bien qu'ils n'en ont pas les moyens. C'est d'acquérir par des succès spectaculaires une légitimité au sein du monde musulman qui leur permettrait d'en prendre le contrôle et d'y recréer un nouvel Age d'or, par retour à l'unité et à la pureté originelle et mythique. Les attentats de New York et de Washington, les attentats de Madrid, de Londres, quelle que soit la profonde impression produite en Occident, ne sont donc que des dégâts collatéraux d'un combat qui déchire le monde musulman lui-même, où les victimes de cet affrontement contre un islam majoritaire, d'essence modérée, cherchant à nouveau sa voie dans le concert des civilisations, sont incomparablement plus nombreuses que les victimes occidentales. **Il convient donc pour les non-musulmans de se tenir à l'écart de ce débat, de s'en protéger certes, mais de ne pas y être absorbé ni d'en devenir l'otage, le prétexte.**

Avant de céder aux généralités navrantes que génère l'idée d'un antagonisme nécessairement meurtrier entre l'Occident et l'Islam,

prenons plutôt conscience **qu'il n'existe pas un Islam, mais bien plusieurs, qui de tous temps entretiennent entre eux des rivalités rarement pacifiques.**

Une course d'influence est ainsi actuellement engagée entre des blocs bien différents. D'un côté, les sunnites arabes traditionnels apparaissent actuellement sur la défensive du fait du caractère autoritaire, népotique et surtout déficient de leurs régimes où dominent la bureaucratie, la corruption et la tyrannie sécuritaire. D'un autre côté, les chiites d'Iran héritiers des anciens Perses, dont l'espace géopolitique va bien devoir trouver sa place et son rôle légitimes dans cette zone charnière entre Europe et Asie Centrale. Enfin la Turquie dont la république laïque cache de moins en moins la caractéristique essentielle : un peuple turc héritier de l'empire ottoman, qui a dominé une partie de l'Europe pendant des siècles mais aussi et surtout la quasi totalité du monde arabe avec lequel il partage la religion, et auquel le régime kémaliste impose une laïcité militaire bien éloignée des concepts et des pratiques européennes. A ces trois blocs territoriaux on pourrait rajouter celui plus éparé des musulmans vivant dans les pays occidentaux (Amérique et Europe). Dans cette guerre interne au monde musulman, le poids des Musulmans présents hors du monde musulman, pour la majorité d'entre eux rattachés au pôle modéré de l'Islam sunnite mais détachés des contraintes policières qui pèsent sur l'Islam des pays musulmans, jouera sans doute un rôle important. Ce sont eux qui alimentent encore faiblement mais chaque jour plus solidement la relecture historique, sémiotique, philologique et anthropologique des textes sacrés et qui assurent le ré-enchantement voire la re-connaissance d'un Islam dont les plus violents prosélytes se révèlent bien souvent de profonds ignorants. C'est pourquoi il est important qu'ils puissent témoigner eux-mêmes que la pratique de l'Islam n'est en soi nullement incompatible avec leur pleine intégration dans les pays démocratiques.

Mais les tensions internes à chaque bloc sont également puissantes et il est imprudent d'appréhender ceux-ci comme des entités homogènes et immuables. Il n'est écrit nulle part que l'aspiration démocratique n'y trouvera pas son chemin. De manière paradoxale, surtout pour un observateur occidental, c'est bien souvent l'Islam politique qui y apparaît comme le seul vecteur de contestation de régimes autoritaires discrédités. Dès lors que cet Islam politique est étranger à la violence et au repli, il vaudrait mieux ne pas s'en faire l'ennemi en privilégiant inutilement et dangereusement un soutien aux dictateurs qui oppriment leur peuple. En Turquie on assiste ainsi à un front renversé, les « islamiques » étant les plus fervents partisans de l'adhésion à l'Union

Européenne car le respect des valeurs de celle-ci, et déjà en soi le déroulement des négociations d'adhésion, est le plus formidable soutien apporté à leur désir de desserrer l'étau de l'idéologie kémaliste autoritaire, nationaliste et militariste. Mais ces islamiques turcs sont dans le même temps très soucieux de réaffirmer l'importance de l'héritage ottoman avec ce que cela signifie de retissage patient des liens et de l'influence turque dans la zone proche, rejetant ainsi la rupture kémaliste qui tourna radicalement le dos au monde arabe pour s'arrimer à l'occident et à son bras armé, l'Otan. Pourquoi s'en plaindre, s'en inquiéter ? Le meilleur élève peut se révéler ainsi de plus en plus frondeur. Au temps de la guerre froide, c'eût été insupportable, et d'ailleurs non supporté, le régime kémaliste y veillant pour l'occident. Mais les temps ont changé. C'est désormais le prix à payer dans l'intérêt de tous pour l'affirmation nouvelle d'une puissance régionale décomplexée. **L'intérêt de l'Europe est bien dans l'émergence d'une Turquie retrouvant une partie de son influence civilisationnelle et culturelle d'autrefois.** Négocier l'adhésion de la Turquie n'est donc pas dupliquer à l'identique ce qui s'est fait pour les candidats précédents, le célèbre « respect de l'acquis communautaire ». Avec la Turquie on parle d'autre chose, de bien plus complexe qu'il est dangereux de réduire à des slogans. L'issue des négociations n'est d'ailleurs pas vraiment l'enjeu de celles-ci. Celui-ci, bien plus important, est que l'Europe ait là, incluse ou non dans l'UE, une puissance amie dont le rayonnement la sécurise et qui participe activement à la stabilisation d'une zone qu'elle connaît bien et au sein de laquelle la relie tant liens.

En contre point ce qui se passe plus loin en Asie centrale n'est pas de même nature. Disons le en raccourci : ce n'est pas l'Islam qui y est combattu, et ce n'est bien sur pas pour installer la démocratie que l'Otan est déployé en Afghanistan, c'est seulement parce que les talibans avaient accepté que Ben Laden y installe sa base arrière à partir de laquelle il a mené sa guerre, prioritairement contre les régimes islamiques et accessoirement contre les occidentaux qui les soutiennent. Que cesse cette menace et l'occident se désintéressera aussitôt de la situation des droits de l'homme et encore moins de celles des femmes de ces pays.

Il est donc important que les processus internes au monde musulman ne soient pas entravés par des interventions extérieures intempestives qui ne servent qu'à brouiller les cartes et à renforcer les plus extrêmes.

Par contre **la poursuite et la pérennité de la mondialisation en cours impose de sortir du modèle occidental dominant depuis le début de la révolution industrielle, tant du point de vue idéologique que dans le fonctionnement même des institutions internationales largement issu de ce mode de pensée.** C'est un exercice plus complexe que la litanie facile relative à l'islam. C'est pourtant l'urgence.

Loin de les nier ou de les occulter, c'est donc dans la riche diversité des civilisations millénaires qui ont façonnées les humains d'aujourd'hui qu'il va falloir retrouver et faire partager les réponses contemporaines à des aspirations universelles. Proclamer et protéger ce qui de toute éternité rassemble l'espèce humaine. Dans cette perspective, chaque civilisation apporte sa part, qui donne à l'humanité son hétérogénéité. Pourtant à y regarder de plus près, **une part d'héritage commun suffit à fonder les bases solides d'une mondialisation apaisée. La difficulté est d'oser employer les mots qui conviennent tant ceux-ci ont été bien abusivement dévoyés et dévalorisés.** *Sagesse et vertu au sens antique du terme, nécessité de l'effort intérieur, amour de la famille, de la cité et de la patrie, décence, retenue, sobriété, probité, honnêteté, loyauté, politesse, maîtrise des passions, tempérance, respect des anciens, protection des petits et des faibles, recherche et valorisation de la beauté, générosité, solidarité, compassion, justice, goût de l'effort et du travail bien fait, etc.* : autant de mots qui disqualifient aujourd'hui en Europe ceux qui les emploient et pourtant mots qui se retrouvent partout de par le monde, dis de multiples manières mais toujours avec le même sens. C'est là **un héritage qui nous vient de la nuit des temps et qu'on retrouve partout sur notre planète, porté par toutes les religions mais pas seulement par elles, et bien au-delà d'elles par toutes les philosophies et tous les humanismes.**

L'Islam radical en est totalement éloigné et c'est pour cela qu'il doit être combattu puissamment, par tous et surtout pas seulement par les occidentaux, vite assimilés à de nouveaux croisés. Mais un discours qui se limite à cela signe sa petitesse et l'aveuglement de son auteur. L'obscénité sexuelle qui envahit l'espace public occidental est par exemple une violation évidente des principes universels qui viennent d'être énoncés. Et celle-ci n'est rien en comparaison de l'obscénité des comportements économiques et surtout financiers qui ont conduit le monde occidental à la crise actuelle qui ne doit rien à Ben Laden. Car il s'agit bien dans cette crise, au-delà des techniques et des lois, de la violation des valeurs universelles. Rémunérations indécentes, cupidité, avidité, facilité, goinfrerie pathologique, soif de résultats rapides quelque

soient les moyens employés et les conséquences prévisibles, écrasement des faibles et glorification des puissants : chaque jour nous donne l'occasion de rallonger cette liste ou de l'illustrer. On le voit : on ne parle pas ici de religion mais de l'héritage antique de l'humanité qui est ainsi foulé aux pieds. Il serait bien imprudent de penser que cela pourra durer toujours, justement parce que c'est là faire violence à l'humanité. On peut finalement s'énerver devant les comportements inadmissibles d'une équipe de France de football qui lors d'une confrontation mondiale a méprisé toutes les valeurs qu'on attendait d'elle. Pourtant ses membres ne sont que de pauvres bouffons qui représentent assez bien les valeurs qu'on veut nous imposer à travers ces tragiques marionnettes, celles de l'argent roi, de la réussite rapide et forcenée et finalement de la bêtise individuelle et de la lâcheté collective. **C'est la question des valeurs communes qui est donc posée, de ce qui unit les humains par-delà leur diversité. Des valeurs qui puissent servir de fondement commun à un monde global** dont on a vu les énormes difficultés auquel il est confronté et qu'il ne pourra pas régler seulement par des accords financiers et commerciaux. Face à cette nécessité de sortir des limites du technique et du quantifiable, c'est dans **le stock immémorial accumulé de manière éparsée des valeurs portées par chaque culture, chaque civilisation, chaque religion, chaque philosophie**, que se trouvent les réponses à ce défi nouveau et passionnant. Certes c'est très complexe car il est plus facile de trouver un compromis à l'OMC que de **trouver les mots qui résonnent de manière harmonieuse dans la conscience de chacun de par le vaste monde, qui parlent à chacun de ce dont il se sent l'héritier, qui conforte son identité, ce sentiment qui l'enveloppe au quotidien et sans lequel il meurt**. C'est une tâche immense et totalement nouvelle mais sans laquelle la mondialisation trouvera d'une manière ou d'une autre ses limites.

Il s'agit donc bien d'assumer les conséquences de la confrontation permanente des modes de pensée que la mondialisation implique de manière consubstantielle, alors même que ceux-ci sont bien différents sur l'ensemble de la planète. **Choc des civilisations ? Oui, inéluctablement, inévitablement, nécessairement.** Car cette confrontation permanente et quotidienne atteint une ampleur jamais connue dans l'histoire humaine, qu'elle ne se limite pas aux Etats mais emporte chaque individu quelle que soit sa condition, et qu'aucun aspect de la vie même le plus privé n'en est à l'abri. Il est donc normal qu'un certain tangage en résulte, une déstabilisation de ce qui paraissait

évident, et enfin, oui, **une certaine peur car toujours l'autre, l'inconnu fait peur.** C'est là une réaction banale et normale.

La question qui se pose n'est donc pas celle de la réalité de la confrontation mondiale des identités et des cultures ni dans les tensions inévitables qui en résultent mais celle du caractère pacifique ou pas dans lequel celle-ci se déroule. Cela n'est écrit nulle part. **S'il est prudent de ne pas nier cette dimension, il est nécessaire d'en organiser l'expression.** La Commission Européenne s'y était engagée avec un certain succès en 2003 avec le travail du groupe de sages mandaté par Romano Prodi sur le Dialogue des Peuples et des Cultures en Méditerranée, puis avec la Fondation Anna Lindh installée au Caire. L'Onu s'y est également attelée avec le travail d'un autre groupe de sages initié par Kofi Annan. L'Unesco a produit en la matière d'excellents rapports qui ont abouti à une convention sur la protection et la promotion des expressions culturelles. **Toujours l'essentiel est de favoriser, ni la négation des cultures ni leur uniformité, mais au contraire leur reconnaissance et leur diversité.** C'est là que le thème du multiculturalisme montre son erreur profonde et sa dangerosité. La connaissance et le respect de toutes les identités, de toutes les cultures, n'a absolument pas pour objectif de fondre celles-ci dans un magma informe, indigeste et que les peuples refusent toujours et partout. Cette erreur est la conséquence directe de la haine de soi qui inhibe ses auteurs. Et **la mondialisation des industries culturelles** appelle une exigence nouvelle en la matière. Car le risque est grand que certaines zones décrochent. Il est à cet égard extrêmement inquiétant de constater l'enfermement culturel croissant dans lequel s'enfonce le monde arabo-musulman, en contradiction totale avec ce qui fut justement le fondement de son rayonnement et de son apport à l'histoire des humains. C'est ainsi par exemple que le nombre total des œuvres traduites chaque année en langue arabe est inférieur à celui des traductions en portugais. Et que l'essentiel de la production littéraire dans le monde arabo-musulman réside dans la réimpression du Coran.

Cette question des rapports entre mondialisation et diversité culturelle est à la fois récente et ancienne. Récente car après avoir été longtemps focalisés sur les dimensions politiques et surtout économiques, les débats internationaux sur la mondialisation rencontrent, depuis une quinzaine d'années, les enjeux culturels dans toute leur variété : religions, langues, identités ethniques, traditions locales, musées et patrimoine, industries audiovisuelles, etc. En même temps, cette question réactive des préoccupations anciennes, telles celles relatives à l'appauvrissement des expressions artistiques, aux conflits identitaires

ou aux inégalités socioculturelles. Le fait que l'Unesco ait été pensée dès l'après-guerre comme composante de l'ONU indique bien l'ancienneté de ces préoccupations.

Pour la pérennité de la mondialisation en cours et son développement pacifique, l'Unesco a donc un rôle majeur à remplir, bien au-delà de ce qui est son action depuis sa création.

Par essence l'Unesco rassemble tous **les Etats**, ce qui est sa force quand ceux-ci veulent bien travailler ensemble.

La mondialisation en cours profite à cet égard de la fin de l'antagonisme des blocs. Mais cet exercice est encore entravé. L'initiative des pays arabo-musulmans de créer parallèlement à l'Unesco un organisme de même type mais qui leur est spécifique montre que la résistance est forte. Pourtant le monde arabo-musulman, longtemps réticent à l'invocation des droits de l'homme en invoquant ses spécificités historiques et culturelles, ne peut plus éviter que le problème soit posé et il est donc intéressant de rappeler le difficile cheminement qui s'achève par l'adoption, tardive et laborieuse, d'une première charte arabe des droits de l'homme en 1994 qui est révisée profondément en 2004. Notons toutefois que certains passages de son préambule n'ont qu'un lointain rapport avec la notion européenne des droits de l'homme : l'indication que la patrie arabe est le berceau des religions et des civilisations ainsi que le point de mire des personnes en quête de savoir et de sagesse, la contribution passée du monde arabe à la diffusion des sciences ou encore la référence à l'unité du monde arabe du Golfe à l'Atlantique. Au passage on notera là un exemple de la différence fondamentale entre le mode d'expression en usage en Europe et celui en usage dans le monde arabo-musulman. Dans ce dernier la référence religieuse est fondatrice. En Europe elle est considérée comme dangereuse et ringarde. Bien sur ces données peuvent évoluer dans le temps mais en attendant ne pas comprendre et intégrer ces dimensions contradictoires, c'est s'exposer à de graves déconvenues, voire déclencher des résistances violentes.

En dehors des actions de l'Unesco et des organismes du même type, il est intéressant d'analyser également comment de leur côté **les grands mouvements religieux** participent de cette confrontation des identités et des cultures qu'accélère la mondialisation en cours. En fait on vient d'en avoir un exemple avec l'islam puisque tous les débats sur « les droits de l'homme islamiques », concept incongru pour un occidental, ont été menés dans le cadre de la Conférence Islamique mondiale » qui regroupe des Etats. La confusion entre sphères étatiques et religieuses est en effet caractéristique du monde musulman. Non pour des raisons théologiques ou religieuses mais en raison de l'histoire contemporaine.

En même temps, et lié à cela, personne ne s'exprime définitivement au nom de l'Islam. L'Islam chiite est organisé de façon pyramidale, et la parole religieuse y est unifiée. Ce n'est pas le cas de l'Islam sunnite où chacun peut dire la parole divine et en donner la signification pour le temps présent. C'est d'autant moins difficile qu'il n'y a pas de clergé et que certains se contentent de répéter les paroles du Prophète, sans aucune interprétation, analyse, ou mise en perspective. Et la suppression par Kemal Atatürk du Califat a laissé totalement libre la parole de chacun, plus ou moins autoproclamé. Seuls perdurent quelques autorités respectées dispersées, mais toujours dépendantes des autorités politiques locales. Ce qui nous ramène au début de notre analyse.

La situation est différente du côté des catholiques et des protestants qui aujourd'hui ont de gré ou de force séparé les deux univers politiques et religieux, à la différence des orthodoxes restés fidèles à la tradition constantinienne, ce qui les rapproche de ce point de vue des musulmans. Son statut d'Etat fait du Vatican un acteur majeur de la vie internationale et chaque déplacement du pape a un retentissement du fait des discours qu'il prononce et de la mobilisation des fidèles qu'il occasionne. Or depuis une trentaine d'années, les discours pontificaux ont porté naturellement sur les fondamentaux du catholicisme (famille, sexualité, avortement, célibat des prêtres, etc.) ce qui ne devrait choquer personne puisqu'il s'agit là de son identité propre mais aussi sur la démocratie, les droits de l'homme, ceux des minorités et sur le règlement pacifique des conflits, ce qui concerne tout le monde. Les plans de paix du Vatican pour la Palestine sont ainsi depuis 65 ans au cœur de la compréhension intelligente des enjeux et des voies de sorties du conflit. Sans oublier le célèbre « n'ayez pas peur ! » lancé par un nouveau pape polonais, injonction qui a grandement participé à l'ébranlement puis à l'effondrement des régimes communistes européens.

Les églises protestantes organisent également un dialogue souvent fructueux, entre elles ainsi qu'avec le monde qui les entoure. Leur caractère non hiérarchique rend celui-ci plus facile mais aussi plus compliqué, ne serait-ce que du fait de l'importance croissante des mouvements évangélistes qui prospèrent en dehors des grands courants organisés que sont les calvinistes, luthériens, anglicans et autres méthodistes, tous héritiers d'une longue tradition.

Un dialogue apaisé et respectueux entre ces grandes religions, ou impulsé par elles, pourrait être un apport significatif à la mondialisation en cours. Or celui-ci est embryonnaire et chaotique, vite chargé de vifs malentendus. Il y a pourtant là un espace authentique vivant en dehors des Etats dont il faut souhaiter qu'il se remplisse

prochainement. Par exemple la médiation de Sant'Egidio dans le conflit mozambicain a aidé à transformer des relations hostiles entre parties en un modèle de dialogue qui, avec le temps, a permis la conclusion d'un accord. L'histoire de la médiation mozambicaine est aussi et surtout l'histoire d'une conversion : **la conversion d'esprits endurcis par des années d'effusion de sang, de haine et de guerre, à l'idée de la paix et de la réconciliation.** Cette conversion était d'autant plus importante qu'elle a été accompagnée d'une révision de ses propres convictions, de sa propre idée du monde, de ses propres raisons qui doivent ont été remises en discussion. On le voit nous sommes alors **loin de la diplomatie traditionnelle qui montre tous les jours ses limites puisqu'elle n'est au fond que la continuation de la guerre par d'autres moyens quand il faut parfois au contraire tenter un apaisement préalable des esprits, qui fait appel non aux rapports de force mais aux valeurs communes de l'humanité.** Les accords entre toutes les tendances algériennes passés sous l'égide de Sant'Egidio ont montré la force de la spiritualité mise au service de la compréhension des humains dans le respect de toute leur diversité. En tout cas ils s'inscrivaient en opposition frontale à la guerre civile atroce qui suivit leur rejet par les autorités algériennes. Et on voit mal comment le conflit israélo-palestinien trouverait autrement une issue pacifique, puisque tous autres efforts, militaires ou diplomatiques, ont échoué. Pour l'instant on constate plutôt un raidissement et une difficulté croissante à organiser ce type d'échanges et courageux sont ceux, de toutes confessions, qui en maintiennent la flamme. Si ce dialogue peut participer à l'apaisement des esprits, il ne faut pas toutefois oublier que les représentants de toutes ces religions ont des positions conservatrices en matière familiale et qu'elles ont été capables de se regrouper en un groupe de pression redoutable lors de récentes conférences de l'Onu sur le sida ou le contrôle des naissances. C'est donc un sujet complexe, qui peut favoriser le déroulement pacifique de la mondialisation en cours tout en en privilégiant les aspects les plus conservateurs, auxquels des masses de gens, seuls des esprits européens peuvent l'oublier, restent attachés. Raison de plus pour que les instances politiques, telle l'Unesco, soient dynamiques et remplissent leur fonction dans un domaine qui ne saurait en aucun cas être sous-traité aux religions, ce qui serait une régression de plusieurs siècles. Et d'abord en matière d'**éducation, vecteur premier d'émancipation et de libération.** La science moderne, qui s'est principalement développée en Europe à partir du XVIème siècle, est l'héritière de traditions savantes très anciennes, des sciences grecques et indiennes par exemple, transmises à travers la civilisation arabe, qui irriguait le monde

méditerranéen au moment de la Renaissance. Son appropriation par l'ensemble des savants, et son irrigation en temps réel dans tous les lieux de savoirs contemporains que permet et sur laquelle repose aussi la mondialisation en cours, va permettre de casser l'assimilation de la science au seul Occident. C'est désormais un puissant canal par lequel l'ensemble des acteurs la planète se retrouvent et s'identifient.